

Théophile Schueller. *La femme et le saint. La femme et ses problèmes d'après saint François de Sales.* (Coll. « Points d'appui »)

Étienne Catta

Citer ce document / Cite this document :

Catta Étienne. Théophile Schueller. *La femme et le saint. La femme et ses problèmes d'après saint François de Sales.* (Coll. « Points d'appui »). In: Revue d'histoire de l'Église de France, tome 57, n°159, 1971. pp. 327-330;

https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_1971_num_57_159_1878_t1_0327_0000_3

Fichier pdf généré le 13/04/2018

Dandino intervint aussi auprès de l'évêque de Paris, Pierre de Gondy, avec lequel il avait de bons rapports, mais il ne fut pas suivi par Rome dans ses désirs de censure contre Benoist, le célèbre curé de Saint-Eustache, « le pape des halles », dont la carrière singulière fut racontée jadis par l'abbé Pasquier. Ce curé avait certainement des tendances protestantes. Elles étaient secondaires par rapport à celles de Paul de Foix, nommé par le roi à l'archevêché de Toulouse : Rome refusa toujours la nomination. Sur le protestantisme, le nonce semble avoir été renseigné avec précision et l'un des documents les plus intéressants est la liste des lieux de prêches à Paris (p. 243).

Bien d'autres questions sont évoquées dans cette sorte de chronique que constitue une correspondance intégralement conservée et groupée (un recueil de lettres originales à Rome, un volume de copies à Paris, et les déchiffrements en clair), ce qui est une heureuse fortune. Quand on a parcouru les 884 pages de ce volume qui ne recouvre qu'un peu plus de deux années du xvi^e siècle, on en retire l'impression que sur aucun plan les affaires n'étaient réglées : Espagne, Pays-Bas, Angleterre posaient des questions politiques qui avaient des incidences immédiates sur l'avenir du catholicisme. L'attitude de la France était pour le moins ambiguë. Si la France eût versé dans le protestantisme, on voit trop bien ce que fût devenue la carte religieuse de l'Europe. Quant à la situation intérieure de la France, qui ne sait combien elle était instable ?

Dandino ne semble pas avoir été autre chose qu'un serviteur zélé de la papauté. Il n'eut pas — et en deux ans était-ce possible ? — le rôle qu'aura Ubaldini auprès de Henri IV.

L'ensemble de ce volume permet du moins de mieux cerner ces années, incertaines, dans l'optique spéciale du représentant du pape.

J. LESTOCQUOY.

Th. SCHUELLER. *La Femme et le Saint. La femme et ses problèmes d'après saint François de Sales*. (Coll. « Points d'appui »). Paris, les Éditions Ouvrières, 1970 (13,5 × 18), 310 p., ill.

Saint François de Sales a eu une soixantaine de dirigées, tant d'un côté de la grille des cloîtres que de l'autre. Maint traité de son œuvre, à commencer par la *Vie dévote*, mainte image parmi les quelque « 30 000 » qu'a décelée M. Henri Lemaire¹, ont rapport à la femme, soit pour parler d'elle, soit pour être utilisées comme figures à propos de l'amour divin. La matière donc à une étude touchant « la femme et ses problèmes » à la lumière d'un saint, pas n'importe lequel.

L'auteur a procédé avec méthode. Autour de toutes les questions — y compris celle d'une « esthétique féminine salésienne », d'autres d'une

40) et que l'affaire ne fut terminée qu'avec la mort du duc d'Anjou (cf. *Acta Nuntiaturae Gallicae*, 2, *Girolamo Ragazzoni*, éd. par le P. BLET, 1962, p. 24, 33, 228).

1. Henri LEMAIRE, *Les images chez saint François de Sales*, Paris, 1962.

portée beaucoup plus grave et toute actuelle — M. Schueller a fait un inventaire aussi complet que pénétrant.

Mais une question préalable, celle de « l'environnement » devait introduire les autres. Le « problème » de la femme est de toujours, si l'on entend par là toutes les conditions d'ordre humain, d'ordre chrétien, qui se rattachent à la femme. Toutes les littératures, tous les courants d'idées s'en sont occupés de par le monde, très spécialement en cette période qui, partant de la fin du Moyen âge, atteint saint François de Sales à travers la Renaissance.

M. Schueller a fait le tableau de l'héritage tel qu'il parvenait à son « Saint ». On est, au Moyen âge, pour ou contre la femme, selon qu'en elle on voit Marie ou que l'on rencontre Eve — avec plus de crainte peut-être d'avoir affaire à la seconde qu'à la première — en oubliant trop facilement aussi le coefficient personnel qu'on y apporte.

« Dans la diffusion de la Réforme, le rôle capital a été tenu par les femmes ; elles s'y sont jetées à corps perdu ». En citant ce jugement de Lucien Febvre, M. Schueller le nuance prudemment : « Il faut bien convenir qu'un livre reste à écrire » là-dessus. Marguerite de Navarre fait un peu trop figure de type ; mais elle est loin toutefois d'être la seule. L'auteur cite opportunément son émule, Renée de France, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, qui correspond avec Calvin et avec Bèze, et trouve le moyen de se faire bien voir du pape Paul III. La Réforme aurait pris ainsi figure d'émancipation pour la femme, la femme surtout « de la Renaissance », celle qui commence à tenir « cour », comme celles du xviii^e siècle tiendront « salon » ; celle aussi qui joue un rôle politique : Jeanne d'Albret. L'auteur présente dans Érasme l'origine du « mouvement féministe ».

Le courant, de toute manière, se répand. En 1578 est édité à Paris le *Discours de l'honnête amour* de Marsile Ficin. Une « armée d'écrivains » lâche sur le pays « un véritable cyclone de littérature » ; près de cent romans d'amour, de 1593 à 1620, chiffre bien faible pour notre époque, considérable pour ce temps. Les « chemins de l'humanisme dévot », à la découverte desquels s'applique le jésuite Richome, cherchent bien à s'ouvrir une allée en cette voie.

La position de François de Sales n'en ressort que davantage. L'auteur de la *Vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu* restera constamment lui-même. S'il est un amour qui compte, c'est celui de Dieu par dessus toutes choses, et la femme dispose d'une grande « force » d'aimer. L'évêque de Genève, sans recherche littéraire, sans principe même posé d'avance, autre que celui « d'aider à toutes les âmes », va devenir « le théologien de la pastorale féminine ». Il y mettra toute la finesse psychologique qui est la sienne, au service de son zèle d'apôtre. Aucune des propensions du « sexe faible » ne lui échappera ; c'est par contraste seulement que l'auteur pourra citer les fameux aphorismes de Montaigne sur ces « étranges animaux » que sont les femmes, ou bien encore que « mâles et femelles sont jetés dans le même moule ».

Le directeur spirituel voit les choses selon le plan divin. Une jeune fille se marie : « Dieu soit béni et glorifié de ce changement de condition que vous avez fait pour son nom, ma très chère fille, écrit saint

François de Sales. Vous verrez bien que, si vous avez une parfaite résignation (un parfait abandon) de votre âme en la Providence et volonté de notre Seigneur, vous marcherez en cette vocation, vous y aurez bien de la consolation et deviendrez fort sainte à la fin. C'était ce qu'il fallait à votre esprit... » Et tout est dit.

Ce n'est pas qu'une ascèse ne s'impose, en petit comme en grand : la méthode salésienne restera identique à elle-même : une « suavité » qui sait ce qu'elle veut. « Pour moi, je n'ai jamais pu approuver la méthode de ceux qui, pour réformer l'homme, commencent par l'extérieur, par les contenance, par les habits, par les cheveux. » La place, chez une coquette, sera emportée par le dedans ; et alors on mettra la « serpe ».

L'on est prêt, dès lors, pour toutes les « rencontres ». Tout humanisme a son dépit : *Misères d'une femme mariée*, écrit une femme, Nicole Estienne, en fin du xvi^e siècle. Saint François de Sales, en un sermon de vendredi-saint, expose avec sérénité : « que les mariés demeurent en la croix de l'obéissance, c'est-à-dire du mariage ; c'est leur croix la meilleure et celle de la plus grande pratique... »

Une conjonction d'humanisme et de féminité, de dévotion aussi pour une part, s'offre en la personne de M^{lle} de Gournay, cette non-mariée du xvi^e siècle, la « fille d'alliance » de Montaigne, attardée jusqu'au xvii^e (+ 1645). Elle est montée passablement contre les critiques des hommes et prône l'*Égalité des hommes et des femmes* (1622), mais d'une manière à elle, chrétienne dans le fond, et où M. Schueller a fort bien discerné l'influence de François de Sales.

Il manque un propos à ce livre. De la soixantaine des dirigées, « de chaque côté de la grille », l'auteur n'a guère parlé que de celles du côté du monde. Il resterait à discerner tout ce que put avoir de spécifique la conduite spirituelle du fondateur de la Visitation envers ses filles, envers d'autres religieuses. Mais il y aurait là matière, non pas seulement pour un chapitre à part, mais pour un autre livre. En ce domaine, on le sait, François de Sales paraît avoir été à la fois enseigné et maître. La composition du *Traité de l'Amour de Dieu* tient beaucoup de l'expérience de son auteur, mais elle retient beaucoup aussi de celle des premières visitandines, parmi les voies de la mystique. L'on ne retrouverait d'ailleurs que même procédés et mêmes tendances : affermir ce qui est faible, adoucir ce qui est fort, entendons ici passionné ou imaginaire, se servir de ces « petites choses » auxquelles s'arrête volontiers la femme et surtout la religieuse, pour élever à un « grand amour ».

Nous terminerons par le commencement. Dans un Avant-propos de 30 pages, l'auteur s'est appliqué à une étude à laquelle on pouvait et devait s'attendre. M. Bourdoise fit un jour, de manière un peu raide, ce reproche à l'évêque de Genève : « Vous êtes évêque et vous ne vous occupez que des femmes ». C'était dit à la manière de Bourdoise. Mais enfin ?... M. Schueller a abordé le sujet avec autant de pénétration que de tact ; et c'est sainte Jeanne de Chantal qui a donné le fin mot de tout, en cette description d'un équilibre révélateur : « Jamais il ne faisait de mystère, ni rien qui donnât de l'admiration à ceux qui

ne regardent que l'écorce et l'extérieur... Il se tenait dans le train commun, mais d'une manière si divine et céleste qu'il me semble que rien n'était si admirable en sa vie que cela. »

Un seul défaut à cet ouvrage : une bibliographie intéressante et bien fournie, mais avec une prodigalité de sigles qui rend, en cours de lecture, les renvois pratiquement inutilisables. Un classement, en outre, discutable, qui nous met Freud à côté de Pierre Gaxotte, sous une rubrique commune.

Mais on ne s'arrête pas à ces détails quand on a affaire à un beau livre.

Étienne Catta.

Georges TAVARD. *La Tradition au XVII^e siècle en France et en Angleterre*. Paris, éd. du Cerf, 1969. (14 + 23), 512 pages.

Longtemps les théologiens se sont interrogés sur le sens à donner au fameux décret de 1546 du concile de Trente qui déclarait la Parole de Dieu « en partie écrite... en partie non écrite ». Le double *partim... partim* pouvait laisser croire à deux sources de la Révélation ; l'une se prenant sur le texte même de l'Écriture (et c'est tout le problème de la suffisance de l'Écriture, posé par les protestants), l'autre se référant à la vie de l'Église, de l'époque apostolique aux décisions du magistère vivant. En réalité, les théologiens de la Contre-réforme ont en vue trois sens de la tradition : celui qui concerne la foi et les mœurs et dont Trente parle exclusivement ; celui qui vise les traditions apostoliques dans l'ordre de la discipline, de la pratique culturelle ou cérémonielle ; enfin reste le sens qui s'attache aux réalités vivantes dans l'expérience de l'Église.

Pour traiter des « deux sources » sous ce triple aspect, dans un livre célèbre auquel se réfère souvent l'auteur, le P. Congar parlait de la *Tradition et les Traditions* (Paris, 1963). C'est en effet, dans cette optique, qu'au feu des controverses protestantes, les théologiens du XVII^e siècle vont poser la question. G. Tavard a choisi les deux écoles française et anglaise, qui forment les deux parties de son livre et qui, en définitive, s'éclairent l'une par l'autre.

L'un des apports principaux d'une enquête qui embrasse les théologiens français les plus représentatifs, de saint François de Sales à Fénelon, consiste dans l'accent pastoral mis par ces savants sur la Parole *vivante*. De sorte « qu'il nous faut abandonner l'idée d'une Contre-réforme ancrée sur la théologie des deux sources de la foi, et qui considère l'Écriture comme une partie seulement, et la moins essentielle, du donné révélé » (p. 237). Déjà saint François de Sales parlait non plus de deux sources, mais « d'une seule, le Christ Notre-Seigneur, d'où découlent les deux ruisseaux de l'évangile qui ensemble contiennent la doctrine évangélique » (p. 29). La formule la plus équilibrée et la plus concise de la solution du problème paraît revenir au cardinal Du Perron (1556-1618) : il pense qu'il y a une suffisance médiate de l'Écriture (tout y est, mais non à l'état élaboré et fini),